

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

SOMMAIRE

Mars 2024 n°359

- 2 ÉDITORIAL
La pensée recule, résistons !
- 4 SOCIÉTÉ
Ne cédon pas au pessimisme



- 6 SPIRITUALITÉ
Entretien avec Gilles FARCET
#2 La rencontre La rencontre avec
Arnaud Desjardins
- 9 PHILOSOPHIE :
Rencontre avec Socrate
- 11 À LIRE
La magie du cœur en Égypte
- 15 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES
#6 L'exercice spirituel de la lecture
- 16 ANECDOTE PHILOSOPHIQUE
Aristippe et Diogène
- 17 SYMBOLISME
Le symbolisme du tarot

- 19 À LIRE
Luc BIGE
L'énigme de ma vie
Vers un développement
Impersonnel
- 23 ARTS
L'art de la main :
s'affranchir de l'omniprésence des
machines
- 26 ARTS
Anatomie d'une chute :
comment voir ce qui ne peut être
vu ?
- 28 ARTS
Rencontre avec Slim Guenaoui
L'alchimie du vitrail



- 30 SOCIÉTÉ
Le suprématisme des Lumières



La pensée recule, résistons !

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

À 102 ans, Edgar Morin, doyen des philosophes et sociologues de France, nous donne une leçon d'espoir à travers sa critique lucide de l'époque tragique que nous vivons aujourd'hui. Il refuse de perdre espoir dans l'humanité et continue de confier aux générations futures le soin de répondre aux défis de notre société, devenue de plus en plus complexe.

Aujourd'hui, il est un des rares intellectuels qui garde une vision globale de notre monde et de ce qui est en jeu, à une époque où chacun entend se replier sur son propre domaine de spécialisation.

Dans un récent entretien au quotidien *Le Monde* (1) il nous avertit : « La technologie progresse, mais la pensée recule. » « La globalisation n'a pas créé de solidarité et les nations sont chaque fois plus désunies. L'humanité paraît incapable d'avancer dans un domaine qu'il soit scientifique ou technologique et elle est davantage tentée de provoquer sa destruction. »

Les « guerres aggravent la conjonction des crises qui frappent les nations, entretenues par l'antagonisme virulent entre trois empires : les États-Unis, la Russie et la Chine. Les crises s'entretiennent les unes les autres dans une sorte de polycrise écologique, économique, politique, sociale, civilisationnelle qui va en s'amplifiant. » (2) En fait, il constate que la pensée est devenue aveugle et que le climat de violence, d'incertitude, de sentiment

d'absence de futur, empêche de penser l'ensemble. La régression de la pensée que nous vivons aujourd'hui, dit-il est : « liée à une domination du calcul dans un monde de plus en plus technocratique. Le progrès des connaissances est incapable de concevoir la complexité du réel et notamment des réalités humaines. Ce qui entraîne un retour des dogmatismes et des fanatismes, ainsi qu'une crise de la moralité dans le déferlement des haines et des idolâtries. » En 2016, suite aux attentats, il déclarait : « L'autre, qui apparaît dès la naissance, c'est le "nous" et nous avons besoin d'autrui, de l'amour, de la famille, de la communauté, pour vivre, grandir et nous épanouir. [...] Nous avons perdu la solidarité humaine face à la misère et au désespoir (3).

Edgar Morin nous rappelle que nous avons potentiellement la capacité à être fraternels, à sortir d'une vision mutilée de l'autre, consistant à ne voir chez l'autre que des défauts et des manques, et à nous attribuer toutes les qualités. Et il nous rappelle qu'aujourd'hui, il est l'heure d'entrer en résistance en commençant par la dimension spirituelle, qui est en fait, la source qui relie tous les êtres humains. Nous devons résister à l'intimidation, au déchaînement collectif, à la haine et au mépris.

Face aux forces centrifuges et dissolvantes du monde, il est temps de nous recentrer sur ce qui nous unit.

Comme disait Einstein, nous ne pouvons pas résoudre un problème avec le même type de pensées qui l'a créé. Et la raison de nos problèmes actuels est la conséquence du vieux paradigme rationaliste et technocratique qui réduit tout au calcul. Un nouveau paradigme peut résoudre cette crise systémique que nous vivons, celui de trouver le lien entre les hommes, la terre et l'univers. Une vision qui nous permet de réaliser l'interaction entre d'innombrables choses et êtres vivants, humains et non humains ; une vision dans laquelle nature et culture ne sont pas séparées, mais interagissent mutuellement.

Nous devons réapprendre à agir avec amour et agir pour quelque chose qui nous dépasse, comme écrivait le poète Hölderlin : « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. » ■

(1) et (2) Article d'Edgar Morin, *Le progrès des connaissances a suscité une régression de la pensée*, paru dans Le Monde, 22 janvier 2024

(3) Article de Délia Kerkouche, *Fraterniser c'est résister*, paru dans Le Figaro Madame, le 10 septembre 2016

© Nouvelle Acropole

Ne cédon pas au pessimisme

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne Présidente de l'Organisation Internationale
Nouvelle Acropole (OINA)



À écouter en podcast :

[https://www.buzzsprout.com/293021/14696394-
ne-cedons-pas-au-pessimisme?t=0](https://www.buzzsprout.com/293021/14696394-ne-cedons-pas-au-pessimisme?t=0)



Nous vivons des moments de l'Histoire — qui est la vie de tous — où les événements s'accélèrent sans arrêt, et nous donnent bien souvent l'impression d'échapper inéluctablement à nos forces.

Nous savons que le temps n'a pas la même durée selon l'état intérieur avec lequel nous le mesurons. Pour cette raison, ni dans la vie des hommes ni dans leur vie historique dans son ensemble, nous ne pouvons éviter cette sensation de vitesse incontrôlable. En partie, parce que tout se passe sans intervalles qui nous permettent de respirer ; et d'autre part, parce que le nombre d'événements qui se produisent à travers le monde entier dépasse notre capacité d'assimilation ; quand on pense avoir compris quelque chose, ou du moins l'avoir enduré, dix ou vingt choses de plus surgissent et nous paralysent par leur quantité, leur taille et leur rapidité.

Il n'est pas besoin d'être un érudit pour comprendre ce que je veux dire, ni nécessaire de multiplier les exemples. Heureusement ou malheureusement, les médias, avec leur efficacité, permettent à chacun de vivre ce qui se passe dans n'importe quel coin de la terre sans quitter son domicile, de ressentir l'impact de la douleur, de la misère, des affrontements, des guerres, de la mort, de la violence, de l'insécurité, de l'abandon... Pour chaque situation générale qui se produit – de celles qui remplissent les médias, de celles qui entrent dans l'histoire – il y a d'autres situations personnelles très similaires qui

répètent en petit ce qui se passe en grand.

Le petit ne fait peut-être pas les gros titres, mais il touche celui qui en souffre. Aussi dans les petits groupes humains, dans la famille, entre amis, dans les relations quotidiennes, il y a agressivité, douleur, défection et, malheureusement, crimes et assassinats.

La rapidité avec laquelle nous vivons et la qualité de ce que nous vivons nous font parfois céder au pessimisme. Ou bien, même si nous essayons d'être objectifs et d'analyser la quantité et la qualité des choses que nous vivons, le résultat final est accablant.

Cependant, je crois que ce n'est pas le pessimisme ou le sentiment négatif de la vie qui nous domine. Bien qu'il puisse sembler que l'impuissance nous paralyse parfois, en vérité nous ne sommes pas vaincus.

Voyez, sinon, les énormes efforts déployés, tant par les nations que par les individus dans leur vie individuelle, pour parvenir à des compromis, respirer à l'aise, arrêter le maelström (1), arrêter les luttes destructrices et stériles. Les résultats ne sont pas encourageants dans de nombreux cas, c'est vrai, mais l'important est la constance pour recommencer jusqu'à obtenir ce qu'on veut.

Il y a des dialogues sans fin, c'est vrai, et on se demande même si les États et les hommes veulent s'entendre, s'il y a un dialogue authentique ou de simples monologues où personne n'écoute personne.

Pourtant, on insiste encore et, c'est bon signe, nous prenons conscience de notre surdité.

Au cœur de tout ce qui nous arrive, il y a une étincelle de lumière, d'optimisme, d'espoir dans l'avenir, de retrouver un rythme de vie harmonieux. On parle de douleur, mais on le fait en pensant au bonheur qui nous attend... si on veut l'atteindre, bien sûr. Nous parlons de guerre, mais nous le faisons en rêvant de paix. Nous exécutons la violence parce que nous aimons la coexistence, l'intolérance nous blesse parce que nous voulons sérieusement nous comprendre.

Ceux qui ne vivent pas aujourd'hui, même si c'est un peu confus et sombre, avec cette

étincelle d'espoir, sont ceux qui rendent le présent — et aussi l'avenir — dangereusement négatif. Ceux qui ressentent cette étincelle de récupération, de renouveau, de voies larges et sûres, construisent un avenir plus digne au milieu des difficultés du présent. Il va sans dire que, en tant que philosophes, et au nom de cet amour de la Sagesse qui nous anime, nous veillons à l'étincelle, si petite soit-elle, car nous y voyons le germe d'une clarté certaine pour demain. ■

(1) Courant marin formant un tourbillon. Par extension, mouvement d'agitation intense qui entraîne irrésistiblement

Traduit de l'espagnol du site

<https://biblioteca.acropolis.org>

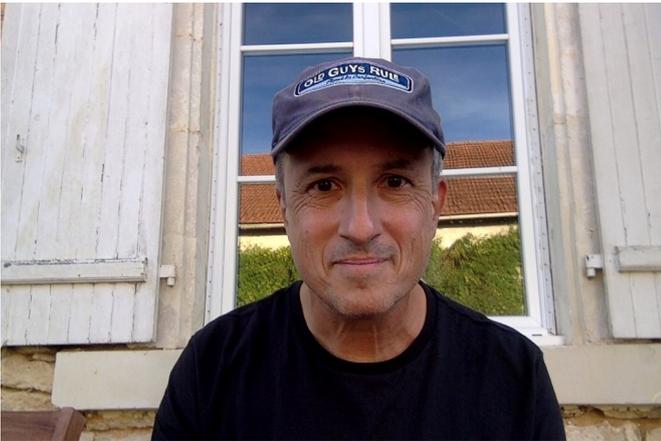
<https://biblioteca.acropolis.org/no-ceder-al-pesimismo/>

© Nouvelle Acropole

Entretien avec Gilles FARCET
La relation Maître-disciple

2 La rencontre avec Arnaud DESJARDINS

Propos recueillis par Laura WINCKLER
Cofondatrice de Nouvelle Acropole en France



À écouter en podcast : <https://www.buzzsprout.com/293021/14735196-entretien-avec-gilles-farcet-la-relation-maitre-a-disciple-n-2?t=0>
PODCAST

À propos de Gilles FARCET

Gilles FARCET, écrivain, journaliste, producteur à France Culture, animateur de stages, a également collaboré à diverses revues et a fondé à La Table Ronde la collection « Les Chemins de la Sagesse ». Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages et a travaillé aux côtés d'Arnaud DESJARDINS, qu'il a considéré comme son maître. Il se consacre, dans ses écrits comme dans sa vie, à une meilleure compréhension de la relation maître à disciple, située au cœur de toutes les traditions spirituelles.

Dans le cadre du 50^e anniversaire de notre revue, après Antoine Faivre, nous publions l'entretien réalisé avec Gilles Farcet (1), en 1995, sur la relation de maître à disciple.

Ce second extrait raconte sa rencontre avec son maître, Arnaud Desjardins.

Revue Acropolis : *Pouvez-vous nous raconter votre rencontre avec Arnaud Desjardins ?*

Gilles FARCET : À l'âge de vingt-trois ans, j'ai donc rencontré Arnaud Desjardins avec qui je me suis tout de suite senti en confiance. Dès notre premier contact – j'ai assisté à une réunion qu'il animait – je me suis trouvé à ma place et ai eu le sentiment d'avoir essentiellement découvert ce que je cherchais. Tout le travail restait encore à faire, mais il me semblait avoir trouvé mon « école ».

Revue A. : *Cela, vous ne l'avez jamais remis en question !*

G. F. : Non. Si Arnaud Desjardins a beaucoup d'admirateurs, il a aussi ses détracteurs.

Comme toute personne en sa position, il fait l'objet de critiques et de jugements parfois très sévères et tranchés. Je crois avoir toujours laissé monter en moi les doutes et les interrogations, parce que cela fait justement partie de l'enseignement de ne rien refouler et de regarder ce qui monte en soi sans se voiler la face ; mais jamais je ne me suis véritablement posé de « problème » vis-à-vis de sa transmission ou de telle attitude. Beaucoup de gens passent leur temps à chercher la petite bête, à se demander si le maître qu'ils prétendent suivre – surtout s'il s'agit d'un occidental ordinaire dont l'existence n'est pas exempte de difficultés courantes – est bel et bien éveillé, bien ceci, bien cela, s'il est « mieux » ou « moins bien » que tel autre, etc.

Pour ma part, j'ai d'emblée ressenti Arnaud comme profondément bon et honnête, enraciné en sa profondeur, animé par le désir non égoïste de venir en aide à autrui et ne parlant que de ce qu'il avait lui-même vécu et expérimenté. J'ai eu par la suite l'occasion de le fréquenter d'assez près dans des situations diverses et il ne m'a jamais déçu.

Peut-être parce que mon aspiration de départ était claire et que je ne cherchais ni un super héros ni un yogi miraculeux, mais un maître, un guide en d'autres termes une personne parvenue à la maîtrise et capable de m'indiquer comment moi-même progresser vers cette maîtrise. Le fait de me sentir à ma place auprès de lui ne m'a pas empêché de m'ouvrir à d'autres formes et à d'autres voies, ainsi qu'en témoignent mes articles et mes livres, notamment le dernier, *L'Homme se lève à l'Ouest, Les nouveaux sages de l'Occident*, paru chez Albin Michel. Lui-même m'a encouragé à rencontrer des Sages, des disciples, et des maîtres. Ni sectarisme ni fermeture, donc, mais un nécessaire enracinement.

Revue A. : *Cette relation existe toujours ?*

G.F. : Oui, bien sûr. Je crois qu'elle ne saurait être brisée. Encore faudrait-il savoir de quelle relation nous parlons...

Si j'évoque « ma » relation avec Arnaud Desjardins, on aura l'impression qu'il s'agit des rapports qu'entretient Gilles Farcet, 33 ans, écrivain et journaliste, avec Arnaud Desjardins, 66 ans (2), auteur de livres et gourou... Or il ne s'agit pas de cela. Certes, ma personnalité entretient effectivement des rapports avec la sienne, nous nous entendons plutôt bien. Je veux bien que l'on me dise que j'ai cherché en lui mon père, c'est tout à fait vrai, d'autant plus que je l'ai rencontré en pleine période de formation, alors que je terminais mes études et ne gagnais pas encore ma vie. Mais là n'est pas l'essentiel. Car après tout, j'ai eu la chance d'approcher

beaucoup d'autres personnes remarquables et même susceptibles de me fasciner davantage sur le plan artistique ou humain. Le cœur de la relation est d'un autre ordre.

Il ne s'agit pas tant d'une relation entre deux personnes que d'une relation entre un maître et un disciple, ou un apprenti-disciple, ou un apprenti-apprenti-disciple, je ne sais pas... quelqu'un qui, en tout cas, essaie sincèrement de suivre le chemin proposé. Et cette relation, finalement, est à la fois extrêmement personnelle et tout à fait impersonnelle.

Si cette relation a vraiment été établie, elle ne peut pas être brisée. Elle ne se situe pas sur le seul plan immédiatement humain, elle transcende les formes transitoires.

Revue A. : *Pourquoi dites-vous : « Si cette relation a vraiment été établie... ? »*

G.F. : Parce qu'en cette matière, il convient de rester très prudent. Cela se vérifie dans le temps. Voilà une dizaine d'années que je m'expose à cette influence. Ce n'est pas mal, mais, en même temps, c'est court et je suis encore jeune. Rendez-vous dans vingt ou trente ans...

C'est à partir de son être essentiel, même s'il n'en est pas conscient, que le disciple va vers le maître.

Revue A. : *Peut-on parler de filiation d'idées ? Où se situe d'après vous l'origine de cette relation ?*

G.F. : Elle part de l'essentiel pour aboutir à l'essentiel. Dürckheim (3) distingue ce qu'il appelle le niveau essentiel du niveau existentiel. Dans la mesure où le maître a retrouvé au plus profond de lui-même ce qui constitue l'essence, la réalité ultime de tout être vivant, c'est à partir de son être essentiel, même s'il n'en est pas conscient, que le disciple va vers le maître. Tout appel authentique, tout élan vrai vers le maître et ce qu'il transmet procèdent de l'essence.

La relation de maître à disciple se manifeste certes sur le plan existentiel : je puis téléphoner au maître, déjeuner avec lui, prendre le train en sa compagnie, avoir avec lui des entretiens... mais ce n'est là que l'apparence. L'important se joue dans l'ordre de l'essence.

Tout maître authentique est véhicule et serviteur d'une essence universelle et impersonnelle, laquelle utilise ses qualités et aptitudes humaines pour se manifester. Aussi le maître s'adresse-t-il de l'essence à l'essence, « de mon âme à ton âme, de mon être à ton être, de mon cœur à ton cœur », comme le dit la belle expression traditionnelle. Sur ce plan, le gourou n'est pas un autre que le disciple.

Mon essence — ce que je suis, au-delà de toutes les particularités et limites de la manifestation transitoire appelée Gilles Farcet — était à la recherche d'elle-même et s'est reconnue en la manifestation transitoire appelée Arnaud Desjardins, cette dernière constituant un véhicule plus purifié et

transparent. Lorsque je percevrai : qu'il « n'y a plus deux, mais un », lorsque je ne me prendrai plus pour Gilles et ne prendrai plus Arnaud pour Arnaud, l'énergie du gourou aura fait son office. Cela, bien sûr, c'est le « but », si on peut parler de but pour une réalité qui est déjà là, bien que je n'en aie pas conscience. Mais dès le départ, la relation, si elle s'établit vraiment, se noue au niveau essentiel.

C'est parce qu'elle relève de l'essentiel qu'elle est impérissable, alors que ce qui ne relève que de l'existentiel sera nécessairement périssable. Arnaud dit souvent que depuis que son maître est mort, jamais il ne s'est autant senti en communion avec lui. Il ne le perçoit plus comme situé dans l'espace et le temps, mais le ressent toujours présent. ■

(1) Voir encadré

(2) Arnaud Desjardins est décédé en 2011

(3) Karlfried Graf Dürckheim (1896-1988), diplomate, psychothérapeute et philosophe allemand. Il découvre le bouddhisme zen au Japon.

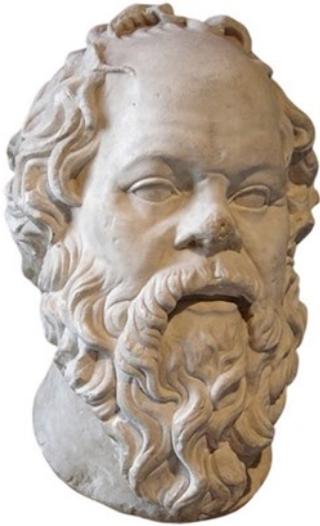
© Nouvelle Acropole

Ouvrages de Gilles Farcet

- *Pratique de la voie intérieure : Le quotidien comme exercice*, Éditions Le Courrier du Livre, 1961
- *Méditer, pourquoi et comment ? Vers la vie initiatique*, Éditions Le Courrier du livre, 1976
- *Le Maître intérieur : le maître, le disciple, la voie*, Éditions Le Courrier du livre, 1980

Derniers ouvrages parus :

- *Le choix d'être heureux*, Éditions Entremises, 2021
- *La Réalité est un Concept à Géométrie Variable*, Éditions Charles Antoni-L'Originel, 2022



Rencontre avec Socrate

Nouvelle Acropole Espagne

Socrate est le père de la philosophie occidentale et bien qu'il suscitât autant d'admiration que d'irritation, son œuvre a traversé les siècles et est toujours d'actualité.

Le plus grand des philosophes naquit à Alopèce, une ville de l'Attique, en l'an 470 avant J.-C. Son père, Sophronisque, était sculpteur et sa mère, Phénarète, sage-femme, métier auquel Socrate fit maintes fois allusion, le comparant à sa méthode philosophique, la maïeutique (du grec *maieuo*, donner naissance).

Il eut pour maître Anaxagore de Clazomènes, l'un des philosophes les plus importants de l'Antiquité, maître à son tour de Périclès. Un autre type de lien spirituel et mystérieux se produisit en 440 av. J.-C., lorsqu'il eut l'opportunité de rencontrer la grande prêtresse du temple d'Apollon, Diotime de Mantinée, que Périclès avait fait venir à Athènes pour officier lors de cérémonies de purification de la ville, touchée par une épidémie de peste. Cette rencontre fut décisive pour le jeune Socrate, car la prêtresse l'initia aux mystères d'Éros, appartenant à la tradition orphique, comme Platon le montrera magistralement plus tard dans son dialogue *Le Banquet*, introduisant le passage de Diotime.

Socrate se maria deux fois, la première avec Xanthippe, dont il eut un fils, Lamproclès, et la seconde avec Mirtó, dont il eut deux enfants,

Sophronisque et Ménexène, bien que l'on pensât déjà, dans l'Antiquité, qu'il a pu avoir les deux femmes en même temps, car la bigamie était autorisée à une époque où la ville était dépeuplée par les guerres et les pestes. Le mauvais caractère de Xanthippe mit à l'épreuve le courage du philosophe à de nombreuses reprises.

Il fut un courageux soldat et participa aux batailles de Potidée en 432 et d'Amphipolis en 422. On dit que lorsque les Athéniens se retiraient, il le fit en marchant à reculons, sans cesser d'affronter l'ennemi. En dehors de ces voyages, il ne quitta guère Athènes; il se rendit seulement à Delphes, à l'isthme de Corinthe et à Samos, où il rencontra Archélaos, le physicien.

De l'admiration à la condamnation

L'éclat de ses discours et l'admiration qu'il suscitait provoquent l'envie de deux personnages : Anytos, l'ancien prévôt de la ville, et Méléto, son jeune comparse, qui, offensés par l'ironie du philosophe, l'accusèrent d'impiété. Lycon, un orateur, fut chargé du discours accusatoire, qui pourrait avoir été écrit par le sophiste Polycrate ou par Anytos lui-même, qui représentait les artisans et les magistrats de la ville.

Polyeucte prononça la sentence qui le condamnait à boire la cigüe.

Proclus, dans son commentaire du Cratyle de Platon, consacré au sens des noms, affirme que le nom de Socrate vient de sóter tou krátou, qui signifie : libérateur de la force de l'âme et ne se laissant pas séduire par les choses sensibles. Et il lui attribue aussi un proverbe largement cité : « les belles choses sont difficiles ».

Diogène Laërce nous offre de nombreux témoignages recueillis auprès d'auteurs anciens et des anecdotes qui illustrent la manière d'être du philosophe : sa trempe, son courage, la maîtrise de ses passions, son austérité et son indépendance face aux riches et aux puissants.

L'œuvre de Socrate

Bien qu'il n'ait laissé aucun texte écrit, l'empreinte de Socrate peut être considérée comme gigantesque, en plus de l'exemple d'une vie consacrée à la philosophie, avec une intégrité morale extraordinaire. Des écoles sont nées à partir de ses disciples, telles que celles fondées par Platon et par Antisthène le Cynique, des personnages importants tels que l'historien Xénophon et le philosophe et orateur Eschine. La variété de points de vue qui se vérifie chez ses disciples enlève l'image d'un Socrate fermé et dogmatique, défauts qu'on lui a parfois attribués.

Pour Socrate, la connaissance fondamentale est celle qui suit l'impératif écrit dans l'oracle de Delphes : « Connais-toi toi-même ».

La vertu et la raison ne sont pas contradictoires et la philosophie n'est pas une simple spéculation intellectuelle, mais un mode de vie. L'oracle de Delphes le qualifie

comme « le plus sage des hommes », précisément parce qu'il reconnaît la limitation de la connaissance humaine. Son « je sais seulement que je ne sais rien » est la constatation de ces limites. L'homme est donc l'objet de la connaissance, et de tout ce qui concourt à son bonheur, qui naît de la plénitude intérieure et non de la jouissance des choses extérieures.

Les questions socratiques pulvérisent les savoirs acquis, l'ignorance déguisée en érudition, démontrant que la raison et la vertu ne sont pas deux concepts contradictoires, car le raisonnement est essentiel pour découvrir le Bon, le Beau et le Juste, bien que Socrate lui-même reconnaisse la nécessité d'une forme encore plus intime et profonde de connaissance, lorsqu'il mentionne l'inspiration que lui fournit son daïmon, comme archétype du savoir intuitif, à la manière orphique de communication avec l'âme du monde, comme conscience morale ou illumination intérieure.

La mort de Socrate, accusé d'impiété, fut l'ultime et définitif exemple de sa vie philosophique, racontée en détail par Platon et Xénophon. Buvant la cigüe, après avoir dit au revoir à ses plus proches disciples, son discours est repris par Platon de manière significative à la fin de son dialogue sur l'Âme, Phédon, dans lequel, dans un cadre symbolico-mythique, il aborde le thème de l'immortalité, décrivant les régions de l'au-delà dans des termes qui préfigurent la Divine Comédie de Dante. ■

Texte traduit du site espagnol :

<https://biblioteca.acropolis.org>

<https://biblioteca.acropolis.org/socrates/>

© Nouvelle Acropole

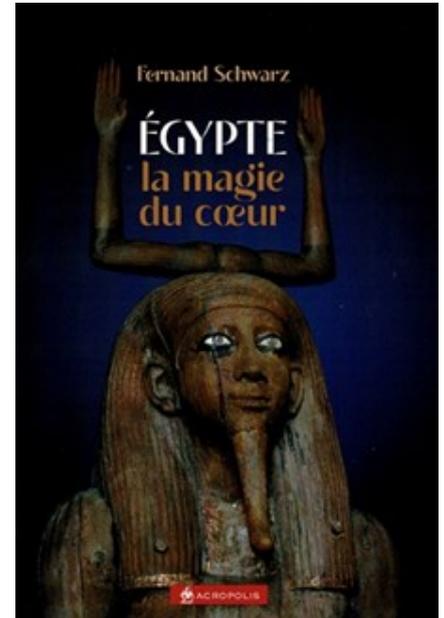
La magie du cœur en Égypte

Interview de Fernand Schwarz

Propos recueillis par la revue Acropolis

 **YouTube** Interview à écouter sur YouTube :
<https://www.youtube.com/watch?v=iM2UXHdLQsc&t=904s>

Dans son dernier livre, Fernand Schwarz aborde la notion de magie en Égypte. Dans l'Égypte antique, la magie était utilisée pour préserver l'ordre du monde et apporter harmonie et vitalité à l'homme comme à la société.



Revue Acropolis : *Pourquoi écrire un livre sur la magie en Égypte ?*

Fernand Schwarz : Nous vivons un monde désenchanté. Aujourd'hui les êtres humains ont besoin de se réenchanter, de découvrir de nouvelles perspectives et des options selon lesquelles, il est possible, malgré notre environnement et les circonstances, de vivre autrement et de retrouver d'autres dimensions de l'existence, de la réalité. L'idée centrale que porte la magie qui naît du cœur, explique la manière dont les Égyptiens ont trouvé la forme de réenchanter le monde à leur époque.

Depuis une quarantaine d'années, j'emmène des groupes de personnes visiter l'Égypte et tous changent de visage devant les ruines de temples ou de pyramides. Quand elles descendent dans les tombes et découvrent les dessins, il se produit chez elles un enchantement, même si elles ne comprennent pas grand-chose parfois.

Je me suis donc dit que l'Égypte est une bonne potion magique pour tous les gens qui vivent à notre époque.

Fort de cette constatation, j'ai eu envie d'expliquer en profondeur cette civilisation, ses fondements et d'expliquer comment l'être humain et une société peuvent se réenchanter.

Quand je parle de réenchancement, il ne s'agit pas de fuite, de s'échapper de notre mental, de nos préoccupations, en allant en Égypte ou en lisant un livre avec de belles photos qui nous inspirent. Il s'agit de se retrouver, en ouvrant son cœur, pour comprendre la vie autrement. Les Égyptiens ont su nous apprendre à le faire, et les méthodes qu'ils ont utilisées sont très contemporaines.

Revue Acropolis : Pouvez-vous expliquer en quoi leurs méthodes peuvent nous être utiles aujourd'hui ?

F.S. : Au niveau anthropologique, des sciences de l'imagination et de la psychologie profonde, on comprend aujourd'hui que les Égyptiens étaient en avance. Quand ils traitaient un malade, ils ne disaient pas : « vous êtes malade », ils disaient : « il vous est arrivé la même chose qu'à tel dieu, », « vous êtes un peu dans la même situation que le dieu Horus quand il a été mordu par un serpent ». Alors le malade se sentait contemporain du dieu, se sentait traité comme un être particulier et reconnu dans sa difficulté. Il comprenait que d'autres avant lui avaient vécu cela et qu'il y avait des solutions. Le traitement psychologique de l'être humain par les Égyptiens était extraordinaire parce qu'ils reconnaissaient l'individualité de chacun.

Ils mettaient celui-ci dans un contexte qui lui faisait sortir de sa propre difficulté, et cela c'est extraordinaire ! Donc, aujourd'hui, la psychologie moderne accepte tout cela. « Faire comme si », pour arriver à ce que ce soit vrai, est quelque chose que nous savons aujourd'hui, que nous utilisons parfois quand nous sommes obligés de « faire comme si » et, à la fin, cela finit par arriver. Voilà donc pourquoi je pense que les Égyptiens ont un message à nous donner aujourd'hui.

Depuis l'époque de la Bible, des Grecs et des Romains, tout le monde considérait les Égyptiens comme des magiciens. À l'époque, la magie n'était pas très bien vue, tout comme aujourd'hui, parce qu'évidemment on pensait que la magie c'était posséder quelqu'un, faire de la sorcellerie, amener les gens vers le côté obscur de la nature humaine. Pour les Égyptiens la magie n'est pas ce que je viens de vous décrire.

Revue A. : *Quel est le rapport entre la religion et la magie pour les Égyptiens ?*

F.S. : Les Égyptiens n'ont pas de mot pour décrire la religion. Pour eux, la religion est l'union avec les forces de la nature et ses lois, les connexions entre tout ce qui existe, visible et invisible, et comment les connexions permettent à l'être humain et à une société de vivre en harmonie. Tout ceci est la magie égyptienne.

La magie égyptienne permet de réorganiser les choses qui sont en désordre, pour que l'harmonie, l'ordre et l'intelligence puissent émerger chez l'individu comme dans la société. Elle est très puissante dans le sens où elle évoque ce qui est juste, ce qui est beau, ce qui est bon, et non la pratique de la sorcellerie étrange.

Revue A. : *Comment les Égyptiens définissaient-ils la magie ?*

F.S. : En Égypte, un mot définit ce qu'est la magie : *HEKA*. Celui-ci est constitué de deux hiéroglyphes : *HE* : nœud, corde nouée, et *KA* :

la force procréatrice, la puissance magnétique qui anime tout corps et le protège.

HE est le nœud qui permet de relier et d'attacher, de protéger, de conserver. À une certaine époque, quand il n'y avait pas les smartphones pour nous réveiller ou nous rappeler de quelque chose, nous nous disions « je fais un nœud à mon mouchoir » pour nous rappeler ce dont nous devons nous souvenir. Le nœud relie, croise les dimensions et produit donc des liens.

KA est un aspect qui compose l'être humain, mais également les dieux. Il est la capacité d'engendrement, capacité active de protection, ce qu'on a traduit par le double ou l'aura, la matrice énergétique du corps humain. C'est une énergie protectrice très psychique, mais en même temps très vitale. Le *KA* de l'être humain et des dieux permet donc de protéger et de donner la vitalité aux choses. Le *KA* relie chaque être à la force universelle. Il active le potentiel vital d'une chose, créée par la parole, l'image ou l'écriture.

HEKA implique donc le concept de nouer, relier, associé à une puissance vitale générative, il représente le pouvoir créateur et le moyen par lequel les divers niveaux spirituels et matériels s'interconnectent et peuvent s'interpénétrer.

Revue A. : *À quoi sert la magie concrètement ?*

F.S. : La magie relie les différents aspects visibles et invisibles de la nature et du cosmos et, en même temps, peut projeter une puissance vitale constructive et protectrice. S'il n'y a pas de *KA*, il ne se passe rien dirait un Égyptien parce que la vitalité, le psychisme qui donnent la force ne sont pas là. C'est pour cette raison que, dans les tombes par exemple, on trouvait des statues du *KA* du mort, à travers lesquelles, les vivants communiquaient avec l'au-delà.

Les vivants amenaient des petits pains, des rafraîchissements pour le *KA* en lui demandant d'en extraire l'énergie pour avoir plus de puissance et protéger le mort dans l'au-delà...

Revue A. : *Comment capter cette énergie et devenir un magicien ?*

F.S. : Pour être clair, le *KA* est une sorte de fluide qui traverse tout ce qui existe dans l'univers et la nature. Si on prend contact avec ce fluide, comme un fil d'un collier de perles, on peut relier les choses entre elles. Pour que ce fluide soit transmissible ou qu'on puisse opérer avec, il faut d'abord le canaliser dans le cœur, lieu de grande force de projection pour les Égyptiens. Le cœur est le siège de la conscience. Tout part du cœur et tout y revient. La sagesse égyptienne disait : « celui qui a veillé à son cœur pourra formuler des souhaits réalisables. » Le sage Ptahhotep, qui a vécu au temps des pyramides enseignait : « suis ton cœur, ta conscience et ton *Ka*, ta puissance créatrice, le temps de ton existence, sans commettre d'excès par rapport à ce qui est prescrit pour garder l'harmonie et l'équilibre... Quels que soient les événements, suis ton cœur et la conscience, car les événements ne seront pas favorables au paresseux négligeant. »

Il y a des textes qui parlent du magnétisme des mains, de la capacité des mains non seulement de masser, mais de transmettre ce fluide. En Égypte, être un vrai magicien impliquait de répondre moralement de ses actes.

La formation d'un magicien en Égypte était très difficile. La magie égyptienne n'est pas que la réalisation de grigris ni que des mots que l'on prononce. La magie c'est d'abord de se connaître soi-même et de se maîtriser pour apporter aux autres ce dont ils ont besoin. Le futur magicien qui, en fait était un prêtre, un sage, devait donc suivre tout un itinéraire pour se former lui-même avant d'apprendre à entrer en contact avec les

énergies subtiles et moins subtiles de la Nature.

Revue A. : *Existe-t-il aussi des objets magiques ?*

F.S. : Les dieux ont plusieurs *KA*. Ils ont une capacité de répandre ces fluides, beaucoup plus que les humains. Si on veut fixer ce fluide, il faut adopter, comme pour tout type d'énergie, une forme adéquate qui peut intégrer cette énergie. C'est ainsi que vont naître les hiéroglyphes, les talismans, les différents symboles égyptiens, qui ne sont pas de la matière inerte, mais de la matière vivante. Comme ils sont vivants, ils agissent en permanence.

Quand les gens visitent un temple égyptien, ils sont parfois émus, reçoivent un choc. C'est comme si les pierres reflétaient quelque chose et transmettaient quelque chose aux humains. C'est le même phénomène qui se passe dans les tombes. Ce n'est pas simplement esthétique. En soi cela est très profond. C'est une expérience à vivre. Je pense que c'est cela, la véritable magie égyptienne.

Revue A. : *Que dirait un Égyptien de l'Antiquité, s'il arrivait en France en 2023 ?*

F.S. : Il serait bien surpris, car il ne comprendrait pas pourquoi les gens courent, pourquoi ils ne voient pas leurs voisins, pourquoi il y a une telle agitation. Il serait surpris du rythme que nous avons, qui est un rythme plutôt centrifuge, qui va vers la périphérie, un peu en désordre, comme si nous ne pouvions pas faire autrement.

Les Égyptiens étaient des gens beaucoup plus modérés qui cherchaient les connaissances, qui pensaient qu'il fallait réfléchir, connaître... et par là même, avoir un certain rythme.

Les Égyptiens adoptaient le rythme du fleuve et de la nature. Quand se produit la crue, on n'a pas le même rythme qu'au moment de semer ou de récolter. Par exemple, la crue rend impossible les travaux des champs.

À ce moment-là, on construisait donc des temples, on utilisait le temps d'une autre manière, avec des alternances.

L'Égyptien qui reviendrait aujourd'hui ne comprendrait pas non plus les difficultés des gens à exprimer leurs sentiments ; il ne comprendrait pas non plus leur difficulté d'aller au-delà des apparences pour découvrir la vérité, qu'il y a des éléments invisibles aux yeux, comme dirait Le petit prince d'Antoine de Saint-Exupéry et qu'il faut les partager. Il faut entendre son cœur, dirait un Égyptien, il faut apprendre à penser avec son cœur, c'est-à-dire relier l'intelligence avec des sentiments d'ouverture positifs. Voilà comment penserait un Égyptien. Je crois qu'il serait un peu désorienté !

Revue A. : *Pourquoi dit-on que les Égyptiens sont des maîtres de l'imagination ?*

F.S. : Nous confondons souvent l'imagination avec la fantaisie. Nous fantasmons, nous délirons un peu. Mais ce n'est pas l'imagination.

L'imagination est notre capacité de nous représenter les choses et de pouvoir les décoder. C'est pour cette raison que le langage de l'imagination s'exprime par les symboles. S'il n'y a pas d'imagination, il n'y a pas de créativité ni de compréhension.

Avec le génie des hiéroglyphes et l'art très particulier avec lequel ils les ont développés, les Égyptiens apportaient des images de compréhension. Cela fait partie de la magie.

Quand un artiste réalise quelque chose il le fait par rapport à un canon, et ce canon égyptien est très particulier. Les Égyptiens savent parfaitement dessiner les choses de façon réaliste. Il y a beaucoup de différents essais de peintres et de dessinateurs sur des ostraca, éclats de pierres ou de poterie, sur lesquels ils dessinaient pour ne pas gâcher le papyrus. Ils se faisaient plaisir, ils dessinaient comme nous. Mais quand ils réalisaient une œuvre d'art, quand ils œuvraient pour un temple ou une tombe, les Égyptiens utilisaient comme canon de représentation, la largeur. La largeur est l'horizon. Dans l'horizon, il y a ce seuil entre le visible et l'invisible. C'est pour cela qu'ils ont choisi ce système. Le soleil s'élève et se couche à l'horizon. L'horizon est une ligne imaginaire, mais bien réelle puisqu'il nous fait naître ou cacher la lumière. À partir de cela, les Égyptiens choisissaient quelles étaient les parties les plus larges de nos corps et représentaient les gens en position de torsion. La largeur pouvait être de face, de dos, de côté. Ils ont transformé l'image de l'être humain en une sorte de spirale avec une terrible tension. Dans cette tension, que le public ne voit pas, on sent qu'il y a une énergie.

Les Égyptiens ont conçu un canon de représentation qui peut donner de l'énergie, de la vitalité à ce qu'on représente. Cela c'est encore magique ! ■

© Nouvelle Acropole

À lire

Égypte, la magie du cœur

Fernand SCHWARZ

Éditions Acropolis, 2023, 160 pages, 15 €

Interview à écouter sur YouTube

<https://www.youtube.com/watch?v=iM2UXHdLQsc&t=904s>

6 L'exercice spirituel de la lecture

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la Revue Acropolis

À écouter en podcast : <https://www.buzzsprout.com/293021/14696664-l-exercice-spirituel-de-la-lecture>

PODCAST



La lecture fait partie des exercices spirituels pratiqués par les écoles de philosophie antiques. Aujourd'hui, elle est reléguée au dernier plan. Redécouvrons l'intérêt de cet exercice pour développer non seulement des capacités mentales, mais de captation et d'applications d'enseignements dans la vie quotidienne.

La lecture grande cause nationale ? Oui, car nous constatons les méfaits de l'absence de lecture d'un « vrai » livre, aujourd'hui supplanté par les écrans : le temps passé sur les écrans est sept fois supérieur à celui passé sur le livre !

Plaidoyer pour la lecture

Je pense utile de rappeler en introduction de cette pratique philosophique quelques bienfaits généraux de la lecture pour nos facultés mentales.

Lire favorise la mémorisation (à l'écrit, on peut revenir en arrière, vérifier une phrase mal comprise, mieux voir la structure, etc.) et la concentration (à l'écran, il y a des liens hypertextes, des notifications, etc. qui sont autant de sources de distraction et de perte d'attention).

La lecture développe aussi l'imagination et la créativité, c'est-à-dire la capacité de « créer un monde à soi », pour paraphraser Virginia Woolf. Enfin elle nourrit la pensée et l'expression orales ou écrites, toutes deux liées à la précision du langage.

S'arrêter pour lire

Le philosophe Pierre Hadot fait le constat que « nous passons notre temps à « lire » [...], mais nous ne savons plus lire, c'est-à-dire nous arrêter, nous libérer de nos soucis, revenir à nous-mêmes [...] méditer calmement, ruminer, laisser les textes nous parler. C'est un exercice spirituel, un des plus difficiles » conclut-il (1).

C'est que, comme le dit la citation de Nietzsche en exergue, il nous faut prendre notre temps pour lire, ou plutôt pour être pénétré par ce que nous lisons.

Oui, la lecture nous demande de nous arrêter, de nous libérer des préoccupations de la vie quotidienne et de nous concentrer sur l'instant présent. Aujourd'hui, nous sommes tellement dispersés et distraits par de multiples choses, le numérique et l'audiovisuel ayant pris le pas sur l'imprimé, nous recevons tellement d'informations superficielles de toutes sortes, que nous avons beaucoup de difficultés à nous pencher en profondeur sur la lecture.

La lecture comme méditation

La lecture philosophique a pour but de nous engager à méditer sur le sens du texte jusqu'à ce que nous en captions l'essentiel et que nous l'intégrions en nous.

Comme le dit la philosophe Helena Blavatsky : « Ne lis pas beaucoup. Si tu lis pendant dix minutes, réfléchis pendant des heures » car ce que nous recherchons dans la lecture philosophique est ce que l'on peut recueillir pour soi-même. La méditation permet de faire des liens entre nos questions,

nos expériences et les enseignements contenus dans le livre.

C'est donc la pratique à laquelle nous sommes invités : celle de cette lecture lente, en prenant le temps de réfléchir sur les idées et les concepts présentés. Pratique qui peut éventuellement être complétée par l'écriture qui nous permet de noter et mémoriser le fruit de nos réflexions. ■

(1) Extrait d'*Exercices spirituels et philosophie antique* de Pierre Hadot, Éditions Albin Michel, 2002, page 73-74

© Nouvelle Acropole

À lire pour compléter :

- *Faites-les lire ! Pour en finir avec le crétin digital* (Seuil 2022), par le docteur en neurosciences, Michel Desmurget, chercheur au CNRS et directeur de recherche à l'INSERM.

- *La lecture, un exercice spirituel*, paru dans la revue *Acropolis* N°346 (12.2022)

<https://revue-acropolis.com/la-lecture-un-exercice-spirituel/>

ANECDOTE PHILOSOPHIQUE

Aristippe et Diogène

Juan Carlos del RIO

Nouvelle Acropole Espagne

Cette anecdote – peut-être apocryphe – était racontée par des représentants des écoles cynique, incarnée par Diogène et cyrénaïque, par Aristippe, pour montrer les différents points de vue des deux écoles.

Un jour, Diogène de Sinope lavait des herbes, et dit à Aristippe : « Si tu avais appris à préparer cette nourriture, tu ne mendierais pas dans les palais des tyrans.



À quoi Aristippe répondit : « Et si tu savais te comporter avec les hommes, tu ne laverais pas les herbes. »

Pour Diogène, il vaut mieux être un mendiant qu'un ignorant, car le premier manque d'argent, mais le second manque d'humanité. ■

<https://biblioteca.acropolis.org/anecdotas-filosoficas-aristipo-y-diogenes/>

© Nouvelle Acropole

Le symbolisme du tarot

M.A. Carrillo de ALBORNOZ et M.A. FERNANDEZ

Nouvelle Acropole Espagne



Les tarots sont des emblèmes dans lesquels sont résumés une série de concepts. Bien que leur origine, après de nombreux siècles, continue à être floue, ce que l'on connaît ce sont les différentes significations qui ont été données à chacune des cartes des 22 Arcanes Majeurs.

Les premières traces de cartes à jouer apparaissent en Europe au XIII^e siècle, au Moyen- Âge. Déjà au XIV^e siècle, il y a des références au fait que les enfants vénitiens « apprenaient les choses de la vie » à travers ce qu'ils appelaient « les tarocchi », et tout semble montrer que le jeu de cartes était une habitude assez répandue à cette époque dans toute l'Europe.

Quant au XVIII^e siècle apparaît le célèbre « tarot de Marseille », on commence à disposer de quelques éléments qui nous offrent plus d'informations. Il s'agissait d'un jeu complet de 78 cartes, enluminées à la main où, semble-t-il, un certain Fournier immortalisa une série de figures recueillies d'une étrange tradition théorique à leur sujet.

Le français Court de Gébelin, l'un des grands érudits en la matière, compare analogiquement les figures du tarot de Marseille avec les théologies et les symbolismes des religions antiques et, analysant l'origine du mot « tarot », propose deux acceptions possibles : l'une Égyptienne qui viendrait de « Tar » et « Ro », qui signifie « la voie royale », et une autre simplement cabalistique, dans le sens où, à travers ses clés numériques, le tarot serait un résumé de toutes les choses. Il va jusqu'à affirmer que

les recueils de cartes apparus en Europe après le tarot de Marseille sont des copies de copies du livre égyptien perdu d'Hermès Thot, le traité ésotérique le plus profond et le plus ancien que l'humanité ait connu.

Éliphas Lévi, ce personnage si attachant du XIX^e siècle, profondément chrétien, profondément juif et profondément païen — car il était vraiment tout —, se déclare en 1856 passionné du tarot et affirme qu'il s'agit bien du livre attribué à Hermès Trismégiste et qu'il devient, tel un compendium, un miroir de la nature, de sorte que celui qui sait le contempler, l'écouter ou le lire, accède aux mystères de la sagesse de tous les temps.

Ainsi, la nature même des symboles qui apparaissent sur les cartes, désigne l'origine égyptienne du Tarot, bien qu'il existe également en Inde un jeu similaire appelé « Bodasavotara » de 120 cartes liées aux 12 incarnations de Vishnu, qui existe toujours et qui est aujourd'hui utilisé de la même manière qu'un jeu de cartes. Et on dit que les gitans, en raison de leur relation ethnique avec les Égyptiens et les hindous, furent les introducteurs du jeu en Europe, même si certains soulignent que ce sont les Arabes, au Moyen-Âge, dans leur rôle de pont entre l'Orient et l'Occident.

La fonction divinatoire des tarots est extrêmement complexe et profonde, et s'est prêtée à de nombreux subjectivismes ou « intuitions » des « tireurs de cartes », qui les interprètent à leur manière selon leur propre « inspiration » du moment. Peut-être que la responsabilité de cette falsification du système de connaissance du Tarot peut être attribuée à un personnage du XIX^e siècle nommé Jean-Baptiste Alliette, connu sous le nom de Etteilla, un intrigant coiffeur de l'aristocratie parisienne, très friand des dénommées « sciences occultes », qui mit la main sur un exemplaire du tarot de Marseille et, lorsqu'il terminait ses coiffures, chaque soirée, se consacrait à « tirer les cartes », interprétant leur symbolisme de manière très arbitraire et contribuant à la mauvaise interprétation de ces grandes clés.

Peut-être que le sens véritable et profond des cartes est probablement celui que l'on ne sait pas lire, car malheureusement, le message ésotérique a été perdu ou n'est pas pris en compte. Et pourtant, c'est la chose la plus importante, puisque si l'individu veut découvrir quelque chose sur lui-même ou sur son avenir, il est beaucoup plus intéressant pour lui de le chercher dans son monde intérieur et dans ses expériences profondes, là où justement le langage des tarots devient plus éloquent. ■

Texte traduit du site espagnol :

<https://biblioteca.acropolis.org>

<https://biblioteca.acropolis.org/simbolismo-de-el-tarot/>

© Nouvelle Acropole



LUC BIGÉ

L'énigme de ma vie Vers un développement impersonnel

Laura WINCKLER

Co-fondatrice de Nouvelle Acropole en France

Luc Bigé, docteur en sciences et fondateur de l'Université des symboles, se livre dans son dernier ouvrage, L'énigme de ma vie, vers un développement impersonnel (1), à transmettre les impressions du mystère de sa vie, comme une synthèse poétique de toute cette richesse vécue.

L'œuvre de Luc Bigé aborde des territoires très divers tels la mythologie, l'astrologie, la symbolique du corps, mais aussi l'histoire et l'épistémologie. Dans son dernier ouvrage, issu des entretiens avec Sarah Hirschmuller, il nous invite à nous ouvrir au sens du mystère d'être vivant. Par petites touches, on voit apparaître un véritable chemin de vie et de sagesse. Voici quelques extraits inspirateurs.

Envisager la vie comme une énigme

Mais dès lors qu'on envisage sincèrement sa propre vie comme une énigme, on se connecte à son mystère. Le mystère que je suis pour moi-même, si je le reconnais et si je m'ouvre à lui, me relie immédiatement au grand mystère de la vie, auquel je deviens tout à coup étrangement disponible. Mes représentations tombent — du moins les plus inutiles d'entre elles —, et certainement les moins utiles à la vie. Quelque chose se dénoue, se désencombre et devient soudain infiniment simple.

Lorsqu'on ne fait rien — délibérément ou malgré soi, lorsqu'on s'ennuie, par exemple — on entre en contemplation avec soi-même. Il y a un enfer du *faire*. Sortir de l'injonction à *faire* est se donner une chance d'entrer dans le grand silence, de retrouver le sens ou le goût de soi comme mystère.

Ce chemin commence à l'instant où je reconnais que je suis un mystère à mes propres yeux.

Nous sommes le fruit de l'histoire de l'Univers

La musique c'est l'art d'écouter les autres sonorités pour entrer en résonance avec elles. Comment apprendre à résonner avec elles? C'est ainsi qu'une société devrait fonctionner. Un bon chef d'orchestre ne fait rien, en réalité, il indique juste le mouvement du souffle... Mais il donne à l'ensemble du groupe la conscience claire que le groupe est là au service de quelque chose de plus grand que la somme des individus.

Il y a l'orchestre lui-même, et autre chose d'encore plus grand, quoi qu'invisible, au service du quoi l'orchestre se met. Il exprime ce qui transcende le groupe.

On voit bien que tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous arrive, en ce moment même, est le fruit de l'histoire de l'univers. Nous sommes — vous, moi, maintenant dans cette pièce à boire ce thé — le fruit de l'histoire de l'univers. Et cela, si l'on prend conscience, éveille une immense gratitude. Parce que tout ce travail ou plus exactement toute cette œuvre qui s'est produite depuis l'origine du temps, *littéralement l'origine du temps*, a abouti à ce que nous soyons là aujourd'hui. C'est un don pur. C'est le don immense de l'univers. Devant ce don, dont nous faisons d'ailleurs partie, ce don où nous-mêmes sommes un don qui est fait à nous-mêmes et au monde, on ne peut qu'être ... transportés de gratitude.

Vivre sans contact avec la transcendance est impossible à l'homme

L'âme, le Soi, l'être essentiel... Le terme d'âme a une connotation religieuse, celui du Soi une connotation jungienne — ou plutôt orientale à l'origine. Nous tentons de désigner cet espace d'ouverture, de pure présence de soi dans le cœur, qui installe toute la personne dans son être propre, qui la « cale » dans une pure simplicité, qui fait qu'elle n'a plus besoin du regard des autres pour exister. Lieu de refuge, d'amour, de paix, de lumière ou de silence, l'expérience que chacun en fait est différente. Mais il s'agit de l'unique lieu, en soi, où se découvre notre identité véritable. Quand ce lieu est découvert, quand nous parvenons à habiter ce lieu en nous, alors tout le reste de soi, de sa personne, devient ... personne. Il n'y a plus « personne », il y a le Soi.

Vivre sans contact avec la transcendance est impossible à l'homme, le gouffre intérieur se

creuse s'il ne peut plus chercher dans le ciel et les étoiles le secret de son propre mystère. »

Pour ce qui est de l'immanence, il s'agit de s'ouvrir à la gratitude, de développer l'art de ressentir autour de soi les autres, les êtres, les champs magnétiques, le tien, le mien, celui de cette pièce ; l'art de se laisser toucher par eux. Puis, par extension, ressentir les êtres, les énergies au-delà, étendre sa conscience à de plus grands espaces, se sentir appartenir.

La nature fait bien les choses

La nature sauvage n'obéit pas à la règle « que le meilleur gagne ». La nature sauvage vit, certes, dans le conflit, mais c'est un conflit qui crée de l'harmonie. Une harmonie d'une invraisemblable beauté, d'ailleurs — la beauté de la nature n'échappe à personne. Les conflits naturels génèrent des échanges et conduisent à une évolution harmonieuse du système, tandis que nous, les hommes, créons des conflits qui génèrent du chaos, et pas mal de laideur. « La nature fait bien les choses », dit le dicton, et nous ... plutôt mal. Du moins aussi longtemps que nous méconnaissons notre condition, qui est d'être vivants, d'être, nous aussi, des fruits de la vie. Et rien d'autre.

Où puis-je être le plus utile en fonction de mes compétences profondes ?

Si je m'inspire des travaux de Dumézil, je dirais qu'il y a trois voies de connaissance de soi, reposant sur les trois fonctions à l'œuvre dans le monde indo-européen : la fonction de souveraineté, la fonction guerrière et la fonction de production. On peut en déduire trois grandes familles d'approche pour aller vers soi-même. Nous avons déjà évoqué la première voie, celle de la souveraineté : la méditation, la descente intérieure, l'observation de soi, la gratitude.

Mais on peut aussi emprunter la seconde voie, qui est la voie guerrière du don de soi à plus grand que soi, à la défense d'une cause ; ou encore, emprunter la troisième voie, celle de la production : créer une œuvre d'art, d'artisanat, de pensée, cultiver un jardin, que sais-je... être dans l'action, dans un « faire », mais un faire qui n'est pas alimentaire, qui est essentiel.

Où puis-je être le plus utile en fonction de mes compétences profondes ? Voilà une question qui permet un choix éclairé, au sens le plus intime du terme.

S'ouvrir à l'inconnu, au mystère, vers l'énigme de l'existence

S'ouvrir à l'inconnu, c'est aussi -je vais le dire comme ça faute de mieux, bien que ce soit très inadéquat – arrêter de donner de l'importance à soi-même. Aussi longtemps qu'on est attaché à soi-même, on reste fermé à l'inconnu. Forcément. Il faut bien, à un moment, arrêter de s'occuper de soi. Le développement personnel prescrit l'inverse, « occupez-vous de vous, prenez soin de vous. » Bien sûr qu'il faut s'occuper de soi pour aller vers un mieux-être. Il y a des stades, des étapes. Mais vient un moment où le mieux-être, on ne voit pas très bien où ça conduit. Vient un moment où l'on a fait le tour du mieux-être, où l'on commence à rechercher le *plus être*. Alors le développement personnel n'est plus d'aucun secours. »

C'est là qu'il faut s'ouvrir à l'inconnu, c'est-à-dire retourner sa conscience vers le mystère, vers l'énigme de l'existence. Et là, vraiment, il n'y a pas de recette. Personne ne viendra te dire ce qu'est l'énigme de ta vie. D'abord parce que ton énigme est unique, et ensuite... Ensuite parce qu'ultimement, cette énigme n'est pas la tienne. Elle appartient à la grande géométrie, au grand jeu, à la danse de l'univers qui te traverse.

Notre cœur est un espace de mariage entre la transcendance et l'immanence

Les rapports de domination, le besoin irréprensible de liberté et le besoin de territoire sont trois qualités animales que l'homme continue de vivre dans sa propre nature, et selon ses modalités propres, c'est-à-dire : avec toute son intelligence. Il les amplifie, les complexifie, les théorise et finalement les rend infiniment plus redoutables. Mais cette intelligence-là n'a pas encore contacté le monde des étoiles. Elle n'a pas suffisamment développé sa capacité à se laisser féconder par l'intuition, son attention et sa sensibilité aux besoins de l'univers, sa compréhension de l'harmonie entre tous les règnes, sa capacité à trouver sa place dans la nature... Nous sommes en phase de transition, et je pense que cette période apparemment sombre dans laquelle nous entrons actuellement pourrait permettre ce redressement-là, que cela fait probablement partie de l'histoire de l'espèce.

Notre époque est difficile parce que nous avons rejeté à la fois l'idée de transcendance et la réalité d'un contact immanent, horizontal, avec ce qui nous entoure. Cela fait beaucoup.

Dans l'immanence, c'est la conscience qui s'ouvre à plus grand que soi, peu à peu, à travers son entourage, toujours dans une dimension horizontale. Elle s'ouvre à l'Immense, en fait.

Dans la transcendance, il s'agit d'accueillir des forces et des puissances capables de nous métamorphoser, de nous transformer, avec tous les risques que cela comporte, dont celui de l'ivresse du pouvoir – où l'on a tâté de se prendre pour un dieu.

L'immanence est l'expansion horizontale de la conscience à travers le monde connaissable ; la transcendance c'est la descente verticale de l'inconnaissable.

Notre cœur est un espace de mariage entre la transcendance et l'immanence.

Poser sa conscience dans son cœur ouvre la sensibilité à l'immanence, c'est-à-dire à tout ce qui se trouve autour de soi, et en même temps, cela crée une matrice capable de recevoir la transcendance.

Ce qui va faire changer nos comportements, c'est une conscience mieux installée dans l'espace du cœur et de la compassion, une conscience qui a développé les qualités du cœur que sont la gratitude, la non-compétitivité, la sensibilité à la souffrance des autres, de la nature et des animaux.

Car au fond, quel est le but de la vie ? On pourrait certes en deviser des vies entières ; mais pour moi, l'ultime réponse à cette question, c'est : la vie.

Le but de la vie, c'est la vie. ■

(1) Luc Bigé, *L'énigme de ma vie, Vers un développement impersonnel*, Éditions Alhora, 2023, 128 pages, 12 €

Toutes les citations sont extraites de l'ouvrage de Luc Bigé cité ci-dessus

© Nouvelle Acropole

Stages d'été Corps – Art – Esprit Du samedi 8 juillet au mardi 11 juillet 2024

Vous voulez vivre cet été des moments de détente, d'apprentissage et qui ont du sens ?

Découvrez le programme des nouveaux stages corps-art-esprit 2024 ! Au sein de l'ancienne abbaye trappistine de la Cour Pétral, nichée dans quatre hectares de verdure dans le Perche, ces activités sont propices au ressourcement, à la reconnexion à soi.

PROGRAMME 2024

- « Égypte la magie du cœur » avec Fernand Schwarz, anthropologue, spécialiste de l'Égypte, auteur de nombreux ouvrages
- Astrologie « Connaissance de soi », niveau 1, avec Térésa Torasso, formatrice en symbolisme
- Astrologie « Les 1001 lunes », niveau 2, avec Laura Winckler, écrivain et astrologue
- Contes philosophiques du monde entier avec Louissette Badie, animatrice d'ateliers conte
- Art du vitrail avec Slim Guenaoui, vitrailliste
- Aquarelle : le nombre d'Or dans la nature avec Fanny Mesnil, professeur d'arts graphiques
- Chant libre, avec Sandrine Labor y-Blanchet, professeur de chant
- Yoga, avec Nathalie Lamaison Silvestre, professeur de yoga

Tarifs :

Tarif normal : 395 €

Tarif réduit : 320 € (membres et adhérents cercle d'amis de NA, étudiants, demandeurs d'emploi)

Supplément matériel : 50 € pour les stages de vitrail ou d'aquarelle

Renseignements et inscription :

FDNA/La Cour Pétral

cour.petral@wanadoo.fr

Tél : 06 64 68 00 75

Inscription en ligne :

www.helloasso.com/associations/fdna/evenements/bulletin-d-inscription-2024-stages-d-ete-a-la-cour-petral



L'art de la main : s'affranchir de l'omniprésence des machines



Interview de Philippe Giraud

Tailleur de pierre, sculpteur, restaurateur de monuments historiques,
et président de l'association « Les Ateliers d'Héphaïstos »

Propos recueillis par Isabelle OHMANN

Formatrice en philosophie à Nouvelle Acropole

À l'occasion de la Fête des métiers d'art à la Cour Pétral, Philippe Giraud explique sa conception de l'art manuel, enrichi par la réhabilitation des anciens savoir-faire et de l'esprit des bâtisseurs d'autrefois.

Revue Acropolis : *Vous êtes le président des « Ateliers d'Héphaïstos ». Quel est le but de cette association ?*

Philippe Giraud : *Les Ateliers d'Héphaïstos, c'est une association, loi de 1901, regroupant des professionnels qui cherchent à renouer avec une manière plus traditionnelle de travailler en s'affranchissant d'une utilisation systématique de la machine.*

Parallèlement, nous cherchons à retrouver dans le travail un état d'esprit qui se résume dans la devise « se construire en construisant ». Tout en réalisant un objet matériel concret, il s'agit d'avoir une démarche sur le plan des valeurs humaines.

Comme dans les arts martiaux d'Orient qui sont généralement sous-tendus par une philosophie, nous considérons que nos métiers artisanaux constituent véritablement la « voie de la main » transmettant non seulement un savoir-faire, mais aussi un savoir-être.

Revue A. : *Pourquoi s'affranchir de l'utilisation systématique des machines ? Quelle est la*

problématique de leur utilisation ?

P.G. : Le fait de travailler au moyen de machines nous prive du plus bel outil qu'est la main de l'homme ; même les robots les plus sophistiqués ne peuvent atteindre la subtilité que permet la main de l'homme. Par exemple, quand on cueille une framboise, on doit trouver la pression juste pour ne pas écraser le fruit. La main est un outil à la fois sensitif, récepteur et actif. Ne plus utiliser la main nous éloigne d'une forme d'intelligence. Les neurosciences ont démontré que l'utilisation de la main, capable de réaliser des mouvements d'une extrême complexité, développe des zones précises du cerveau et une forme très fine d'intelligence.

De plus, les machines ne sont pas favorables à la création d'un esprit d'équipe qui est pourtant la base de l'apprentissage des liens sociaux.

Pour se protéger les oreilles du bruit des machines, on doit s'équiper d'un casque anti-bruit, pour les yeux des lunettes et pour la poussière un masque respiratoire.

Toutes ces protections placent les ouvriers dans des « bulles d'isolement » qui empêchent leurs relations aux autres. Autrefois, dans un chantier, on avait coutume de chanter ; y aurait-il une relation étymologique entre ces deux mots : chant et chantier ?

Aux *Ateliers d'Héphaïstos*, on chante souvent au rythme des outils, orchestre de percussions aux sons multiples !

La machine et les progrès technologiques nous font considérer que seul le résultat du travail est important. On ne s'intéresse pas à l'état d'esprit, ce en quoi le travail permet à l'humain de se réaliser. Le but du progrès continu des machines est que la réalisation soit faite le plus rapidement possible, que ce soit le plus efficace, le plus rentable possible. Par conséquent, on oublie le fait de se construire et, au lieu de se concentrer sur la qualité du geste, on est obnubilé par le résultat de l'action.

Inversement, si on travaille à la main, l'efficacité nous impose concentration et attention : alors peuvent se dégager puissance et enthousiasme.

Quand on travaille de ses mains, son propre corps est le moteur, et si l'effort est bien dosé la santé profite de cette activité physique.

En résumé, le fait de travailler à la main semble répondre à une dimension humaine du travail.

Revue A. : *En somme, vous voudriez instaurer un nouvel état d'esprit dans le travail manuel ?*

P.G. : Nouveau ou ancien, car il s'agit de remettre au goût du jour l'esprit des confréries de bâtisseurs telles qu'elles existaient, où l'on trouvait un savoir-faire extrêmement pointu, mais aussi un savoir-être. Je pense, par exemple, au livre de Christian Jacq *La place de vérité* (1) qui parle des artisans de l'ancienne Égypte.

Il évoque une manière de vivre et d'œuvrer ensemble, mais aussi la capacité de se relier

au sacré et à l'invisible.

Il ne s'agit pas de pratiquer une religion particulière. Se relier à l'invisible, c'est d'abord se relier à la nature, s'émerveiller de ses mystères et de sa beauté, respecter ses matières et en comprendre les lois. Par exemple, la pierre que je travaille en tant qu'artisan tailleur de pierre est le témoin d'un âge où l'homme n'existait même pas sur terre et cette prise de conscience permet de nous sentir à la fois partie d'un grand œuvre et un tout petit maillon dans cette chaîne de la création.

Prendre conscience de cela nous fait nous sentir humains, dans l'esprit des peuples premiers, au lieu de la vision moderne de dominateurs et maîtres de la nature.

Nous devons aussi nous préoccuper des savoir-faire qui sont en train de disparaître parce que chaque machine qui est inventée (déjà depuis le XIX^e siècle !) fait perdre à l'homme un geste particulier qui finit par être oublié.

Notre démarche se situe dans la lignée de toutes les initiatives de préservation du patrimoine immatériel, pour mettre en place ce que l'on pourrait dénommer un « conservatoire des gestes manuels ».

Chaque année nous organisons une « Fête des métiers d'art ». À chacune de ces occasions de nouveaux outils, de nouvelles expériences et rencontres nous permettent de remplacer une machine par un outil qui pourra s'animer avec de l'énergie humaine : ni nucléaire ni fossile, la force des bras est par excellence une énergie du développement durable !

C'est, quelque part, l'esprit de la permaculture transposé dans l'artisanat.

Avant l'apparition de l'industrie, chaque ville ou village était tel un orchestre symphonique où pouvaient œuvrer dans la complémentarité les outils de tous les métiers, du délicat luthier au puissant forgeron.

La complémentarité vivante permettait de vivre consciemment la mystérieuse alchimie de l'unité à travers la diversité.

Revue A. : *Quels sont vos projets ?*

P.G. : Notre association a le privilège d'être hébergée dans l'espace d'une ancienne abbaye qui a une histoire, et qui nous offre l'opportunité de pratiquer des actions de chantier de restauration dans l'esprit des Monuments historiques.

Nous prolongeons également la restauration par des créations architecturales avec des ouvrages tels que mosaïques, vitraux, cheminées ou niches en pierre de taille, ainsi qu'une grande bibliothèque en chêne dans le respect du style du XVIII^e.

Ce sont certes des créations, mais sans rechercher l'originalité propre à l'art contemporain. Les œuvres créées et rapportées au bâtiment prennent une place

cohérente et harmonieuse laissant à penser qu'elles sont de l'époque de sa construction.

En effet, la subtilité d'un artisan d'art est souvent de réussir à rétablir une unité harmonique pour qu'il n'y ait pas d'opposition, entre les éléments anciens et l'élément rajouté.

Parallèlement à nos chantiers et journées portes ouvertes, nous continuons à tisser un réseau avec les artisans du Perche qui sont sensibles à cette approche, celle de réveiller la main pour travailler l'humain... ■

(1) Christian JACQ, *La pierre de Lumière*, Tome 4 *La place de Vérité*

Éditions XO, 2000, 432 pages. Réédité en Éditions Pocket, 2002, 480 pages

© Nouvelle Acropole



À écouter en podcast :



<https://www.buzzsprout.com/293021/14701506-anatomie-d-une-chute-comment-voir-ce-qui-ne-peut-etre-vu?t=0>

Anatomie d'une chute : comment voir ce qui ne peut être vu ?

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la Revue Acropolis

Le film « Anatomie d'une chute » de Justine TRIET a connu un très grand succès cinématographique. Il nous entraîne dans une réflexion philosophique : que pouvons savoir de quelque chose que l'on n'a pas pu observer ?

Tout le scénario du film repose sur la difficulté de démêler les causes d'un événement auquel personne n'a assisté.

L'opinion n'est pas la vérité

Pour les philosophes c'est un sujet qui s'apparente à la métaphysique, c'est-à-dire à la représentation des choses que l'on ne peut pas observer avec nos yeux physiques. Par exemple le plus grand sujet de la métaphysique est : quelle est la cause de l'univers ? Étant donné que nos moyens scientifiques actuels ne permettent pas de dépasser le *Big Bang* et le mur de Planck, nous n'avons pas de réponse scientifique à cette question, seulement des conjectures.

Ceci s'applique tout autant à notre vie quotidienne lorsque nous émettons des jugements sur tel ou tel événement, sans y avoir assisté. C'est ce que Platon appelait la *doxa*, l'opinion. L'opinion est un jugement qui peut être vrai ou faux, on ne sait pas. Ce qui, entre parenthèses, permet de savoir ce que le grand philosophe penserait aujourd'hui de la validité des sondages d'opinion !

Les préjugés nous éloignent du réel

Le film met en scène, sous les traits de

différents personnages, les préjugés qui peuvent déformer nos chemins de pensée : le parti pris, incarné par le psychanalyste, qui réduit la vérité aux dires de son patient en adhérant sans recul aux déclarations nécessairement subjectives de celui qu'il suit pendant des années ; l'idée préconçue qui imprègne l'enquêteur qui instruit uniquement à charge, interprétant chaque détail toujours dans la même direction. Le procureur, pétri de certitude, qui utilise toutes les techniques pour conforter sa propre conviction, sans véritablement chercher la vérité. Il utilise toutes les figures de rhétorique pour emporter l'adhésion du jury : l'amalgame (si vous avez menti à votre mari alors vous pouvez aussi bien avoir menti à la police) ; la généralisation abusive (si vous avez fait ça une fois vous avez aussi bien pu le faire plusieurs fois) ; etc.

Il apparaît clairement que ces personnages ne cherchent pas la vérité, mais plutôt à imposer leur vérité, celle qui est la plus confortable à leurs yeux, celle qui leur apporte le plus de satisfaction. L'opposition entre chercheurs-vérité et vendeurs de persuasion était déjà le grand sujet du combat de Socrate contre les sophistes.

Voir les yeux fermés

Comment parvenir à démêler le vrai du faux dans ce huis clos plein d'incertitude et de tension ? La figure de l'enfant apporte une réponse efficace, importante et symbolique. Cet enfant est très malvoyant, à l'image de ces personnages mythologiques, le devin Tirésias, ou le poète Homère. Pourquoi sont-ils aveugles ? Parce qu'ils ne voient pas avec leurs yeux physiques, mais avec les yeux de l'âme.

Comment l'enfant va-t-il pouvoir témoigner s'il ne voit pas ? Le processus pour s'approcher de la vérité est donné par la tutrice légale qui lui explique que penser c'est décider. Que la vérité ne s'impose pas à nous, mais que c'est nous qui pouvons déterminer quelle est l'option qui nous semble la plus vraisemblable.

Les défenseurs de leur vérité particulière s'attachent à des détails sans les contextualiser, c'est-à-dire à des parties qui, extraites du tout, prennent un autre sens. Contrairement à eux, l'enfant se pose une question beaucoup plus globale qui fait la synthèse de tous les éléments. Il essaie de se représenter si la situation est possible ou envisageable selon son propre cœur, non comme un choix affectif, mais comme une intuition qui découle d'une perception générale.

Penser avec le cœur

Si nous revenons à la philosophie, nous avons là une très bonne illustration des mécanismes de la connaissance. La vérité sort de la bouche des enfants. Pourquoi ? Parce qu'il y a dans le processus de connaissance de l'invisible le rôle important du cœur. L'intelligence rationnelle ne peut pas nous conduire à la connaissance de ce

qui est derrière les apparences. Il nous faut un autre type d'intelligence, une intelligence plus intuitive, qui repose dans le cœur, siège de la véritable conscience de l'être humain, comme le pensaient les Égyptiens.

Penser avec le cœur ce n'est pas penser de manière affective. C'est une pensée avec une vision qui considère le tout, une pensée est capable d'englober les contradictions. Au lieu de se focaliser sur les éléments particuliers, la pensée avec le cœur permet de dégager une vision synthétique et donc de parvenir à engager sa pensée dans une direction.

Réunir les contraires

La vraie pratique philosophique est de nous aider à penser par nous-mêmes. Mais nous sommes dans un monde qui est, malheureusement, le plus souvent dominé par une pensée binaire : bien ou mal, vrai ou faux, etc. Pour ce type de pensée dualiste, chaque partie constitue le tout, au même titre que les arguments des accusateurs dans le procès du film.

Mais, en pensant ainsi, nous nous éloignons de la vérité. Nous ne parviendrons jamais à atteindre l'essence des choses. Nous serons condamnés à rester non seulement à la surface, mais également dans un monde d'opposition où les contraires ne peuvent plus être transcendés et deviennent des sources de friction.

Comme le disaient les Pythagoriciens, la philosophie est l'art de la conciliation des opposés, l'art de l'harmonie, qui nous met en concordance avec les lois naturelles et avec la réalité. La quête de l'harmonie éveille en nous un autre regard qui nous rapproche de l'essence des choses. ■

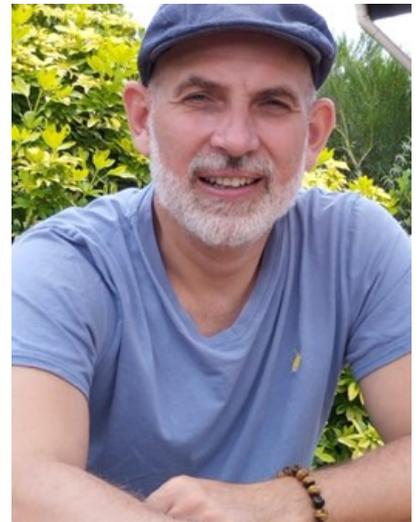
© Nouvelle Acropole

Rencontre avec Slim GUENAOUI

L'alchimie du vitrail

Propos recueillis par Louissette BADIE

« Si, de la place on regarde vers l'église, tout est sombre et ténébreux... Mais pénétrez à l'intérieur ! » Goethe



Le chantier de restauration de Notre-Dame a ravivé l'intérêt pour l'art des vitraux. La France en détient 60 % du patrimoine mondial, dont les plus anciens datent du XII^e siècle. C'est donc avec un grand plaisir que nous avons rencontré Slim Guenaoui, artisan verrier qui initie et forme un large public au vitrail depuis plusieurs années. Passionné par l'alchimie et les mythes, il puise son inspiration dans la richesse des archétypes.

L'atelier de Slim Guenaoui jouxte sa maison qui se trouve dans le charmant village de La Saucelle en Eure-et-Loir. Il nous fait visiter son atelier, nous présente ses dernières œuvres et nous raconte l'histoire de sa passion pour le vitrail.

Revue A : *Votre parcours professionnel semble atypique. Qu'est-ce qui vous a amené à vivre votre passion pour le vitrail ?*

Je suis né à Aubervilliers en région parisienne. J'ai travaillé dans l'insertion professionnelle et ensuite pendant 10 ans à Radio France où j'exerçais comme coordinateur des retransmissions de concerts. C'était un métier très cérébral, où seulement la tête fonctionnait. Et un jour, j'ai ressenti un appel venant de mes mains et du fond de moi. C'était un appel de la matière. Mais, je cherchais laquelle. J'ai commencé à voir ce qui existait dans l'artisanat. Et je suis tombé sur un article parlant de vitrailliste. J'ai approfondi cette piste. J'ai effectué un stage de cinq jours à Chartres qui a été déterminant. Et j'ai pu me faire financer une formation professionnelle dans le domaine au

Centre International du Vitrail à Chartres. Après cette formation, une nouvelle vie a commencé pour moi.

J'ai quitté Paris et me suis installé à La Saucelle dans cette maison que j'ai achetée.

Revue A : *vous considérez que l'art du vitrail est un art sacré ? Que voulez-vous dire ?*

Pour moi, le sacré est dans l'art populaire, dans l'art profane, autant que dans l'art religieux. Il est partout. Ce que j'aime, c'est qu'on ressente cette dimension du sacré et que le vitrail révèle cette dimension. J'aime explorer les archétypes universels que l'humanité porte en elle depuis la nuit des temps. J'aime faire les liens entre le vitrail et l'être humain. Comme un être humain, le vitrail ne se révèle que s'il est traversé par la lumière. Un être humain ne peut se révéler que lorsqu'il est traversé par la lumière. Je relie la notion de sacré et celle de la lumière.

Revue A : *Quelles sont les sources d'inspiration qui vous portent dans votre travail ?*

Je suis très inspiré par Bruno Tosi, un maître verrier alchimiste.

Il compare le processus de transformation du sable en verre au processus alchimique de transformation du plomb en or et la quête de la pierre philosophale. Il a orienté mon regard sur la magie du verre. Et cela confirme encore pour moi cette analogie entre le vitrail et l'être humain. Chacun d'eux a besoin de purification pour laisser passer la lumière et tendre vers la transparence. C'est pourquoi j'ai appelé mon atelier ; « Du sable à la lumière ».

Revue A : *Vous-mêmes êtes-vous un alchimiste ?*

Je définis l'alchimie comme un chemin qui mène à notre Être. C'est le choix que j'ai fait. Ainsi, je vis cet artisanat de manière holistique. Et c'est merveilleux d'avoir une activité où on peut insuffler cette dimension spirituelle.

Revue A : *Pour vous, que signifie une dimension spirituelle dans un atelier de*

création ?

Pour moi, c'est une quête viscérale de sens, une direction et aussi du courage et un soutien. Elle me conduit à une plus grande fraternité, mieux considérer mon prochain. Elle me reconnecte au monde.

Dans les stages, ce que j'aime, c'est offrir aux autres un espace de création. Je me retire pour laisser la place à l'autre. Je remets mon égo à sa vraie place. Par ce chemin, je propose à l'autre de pouvoir être traversé lui-même par la lumière.

Et c'est dans cet esprit que j'envisage mon stage à la Cour Pétral.

Revue A : *Merci beaucoup Slim. Nous vous souhaitons beaucoup de succès.*

Site internet :

<https://www.dusablealalumiere.fr>

© Nouvelle Acropole

Stage de Vitrail

Avec Slim Guenaoui du samedi 6 juillet au mardi 9 juillet à l'ancienne abbaye de la Cour Pétral (Eure et Loir)

« Les gens sont comme des vitraux. Ils brillent tant qu'il fait soleil, mais, quand vient l'obscurité, leur beauté n'apparaît que s'ils sont illuminés de l'intérieur. » Elisabeth Kübler-Ross

Le vitrail est considéré depuis le Moyen-Âge comme une passerelle, un pont entre les mondes. C'est seulement lorsqu'il se laisse traverser par la Lumière, qu'il se révèle dans sa singularité... probablement à l'instar de l'être humain.

Durant ce stage, vous découvrirez toutes les étapes pour la fabrication d'un vitrail (réalisation des gabarits, choix et découpe du verre, sertissage, soudure) ainsi que différentes techniques (Vitrail traditionnel et Tiffany).

Vous repartirez avec vos créations : - un vitrail en plomb - un vitrail en Tiffany - un objet en 3D
Ce stage est ouvert à toutes et tous.

Matériel : tout le matériel est fourni (modèles, outils du vitrailliste, verres, fer à souder...)
(participation aux frais du matériel : 50 euros)

Maximum 8 personnes / minimum 6 personnes

Informations et réservations (nombre de places limitées) : www.helloasso.com/associations/fdna/evenements/bulletin-d-inscription-2024-stages-d-ete-a-la-cour-petral



À écouter en podcast :

<https://buzzsprout.com/293021/14731262-le-suprematisme-des-lumieres>

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

Le suprématisme des Lumières

Toutes les époques et philosophies, malgré leurs bonnes intentions, ont un côté obscur. Bien qu'actuellement, en Occident, on l'ait oublié, le siècle des Lumières a lui aussi produit des effets sombres dont les conséquences nous concernent aujourd'hui.

Nous essaierons de comprendre comment les Lumières ont créé la pensée raciste contemporaine et pourquoi nous ne devrions pas l'ignorer.

Les Lumières à la rescousse

De nos jours, dans certains pays, on se trouve confronté à l'obscurantisme naissant, à la fragmentation de la pensée, au nationalisme, au relativisme et aux idéologies diversitaires. Pour faire face à cela, ce mouvement intellectuel des XVII^e et XVIII^e siècles, que l'on a appelé *Lumières*, apparaît comme une réponse aux forces du « chaos » et du postmodernisme. C'est en effet une réponse pour ceux qui sont attachés à l'idéal du progrès indéfini, au rationalisme mécanique et au libéralisme classique.

Le paradoxe des Lumières

Mais ces nouveaux « éclairés » ne prennent pas en compte le cœur du paradoxe qui entoure la philosophie des Lumières. Ce paradoxe est celui d'une philosophie qui encourage l'humanisme, mais dont les idées de liberté humaine et de droits individuels — concepts auxquels nous ne pouvons manquer d'adhérer — ont pris racine dans des nations

qui ont soumis d'autres êtres humains à l'esclavage et qui ont produit l'extermination de nombreuses populations indigènes.

Liberté contre esclavage

Comme le note le journaliste historique Jamelle Bouie, « la domination coloniale et l'expropriation fonctionnaient de concert avec la propagation de la liberté, et le libéralisme émergeait parallèlement à nos notions modernes de race et de racisme » (1).

Il souligne ainsi la contradiction fondamentale qui a surgit entre la propagation de la liberté et le maintien de l'esclavage. Nous devons comprendre ce que cela signifie pour notre compréhension du monde d'aujourd'hui.

Le dénigrement, la ségrégation et l'esclavage ne sont pas nouveaux dans l'histoire de l'humanité, mais ceux qui les ont pratiqués jadis n'aspiraient pas à promouvoir la liberté et les améliorations pour l'ensemble de la société ou à défendre les droits de l'homme et l'égalité devant la loi pour tous.

Civilisation et sauvagerie

La dichotomie entre civilisation et sauvagerie caractérise l'expansion occidentale hors d'Europe.

Basée sur les idées des Lumières elle se justifie en apportant la « civilisation » aux peuples ignorants et sauvages, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas comme eux ! Car l'Europe, héritière des Lumières, s'est centrée sur elle-même sans chercher à comprendre les peuples qu'elle rencontrait.

La pensée scientifique des Lumières a créé l'idéologie d'un « code couleur, blanc supérieur au noir »

Ordre métaphysique ou classification expérimentale ?

La pensée scientifique des Lumières a créé une taxonomie (classification) (2) raciale et l'idéologie d'un « code couleur, blanc supérieur au noir » explique l'historien Ivan Hannaford (3). Il s'agit de « laisser de côté l'ordre métaphysique et théologique des choses, au profit d'une description et d'une classification plus logiques qui ordonneraient l'humanité selon des critères physiologiques et mentaux basés sur des faits observables et des preuves expérimentales. »

Locke, le père de la démocratie moderne

Le philosophe empiriste anglais John Locke (1632-1704) a précédé le philosophe idéaliste Kant dans sa défense de l'esclavage ; et, dans le même temps, il faisait la promotion de la défense de la liberté politique et économique. Il est considéré comme le père de la démocratie moderne. Locke accorde aux propriétaires « un pouvoir et une autorité absolus » sur leurs esclaves. L'opposition de Locke à « l'esclavage » fait référence à son opposition à la domination politique d'un monarque absolu comme celle des Cours européennes, mais pas à la traite négrière ! C'est ainsi que finalement, ces notions d'infériorité ont pris racine dans notre société.

La vérité des Lumières

Cependant, certains défenseurs autoproclamés des idéaux des Lumières ont tenté de nier et de ridiculiser l'idée d'un lien entre les Lumières et nos conceptions modernes de la race et de la hiérarchie raciale, comme si la recherche sur le sujet n'existait pas.

Ce n'est pas seulement regrettable, c'est ironique : c'est une trahison des principes supérieurs des Lumières et de leur glorification des faits, de l'observation, de la raison et de la délibération. Et c'est aussi dangereux.

Comme le souligne Jamelle Bouie, affronter le paradoxe des Lumières, c'est prendre au sérieux ses propres valeurs. Le rejeter, c'est préférer l'hagiographie à la vérité. ■

(1) <https://www.slate.fr/story/163550/prendre-serieux-cote-obscur-philosophes-lumieres-racisme-kant-locke>

(2) Carl von Linné a conçu notre taxonomie, c'est-à-dire la classification (encore utilisée aujourd'hui) des espèces en catégories, ordres, familles. Elle repose sur une conception fixe et territoriale de la vie où chaque être est défini par son appartenance à une espèce, elle-même enracinée dans un environnement, un lieu

(3) dans *Race : the history of an idea in the West*

Lecture conseillée :

- Sonia Shah, *Migrations, grandeur et misère de la vie en mouvement*, traduit par Julien Besse, Éditions Ecosociété, 2022, 370 pages, 22 €

- Bertrand Vergely, *Obscures Lumières*, Collection Idées, 2018, 224 pages, 18 €

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2024 – ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale des textes contenus dans cette revue, doit mentionner le nom de l'auteur, la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à : secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole – © Unsplash.com – © Adobe Stock.com – © Musée d'Orsay